

Dans la ville provisoire

BRUNO PELLEGRINO

Une journée entière dans les rues d’une ville. Quelques heures entre deux nuits, dans une ville qu’il est impossible de nommer sans la déformer. Son nom, trop connu, charrie avec lui des images sans rapport avec ce dont il s’agit ici. C’est une ville où j’ai vécu quelque temps, il y a plusieurs années. Mais ce jour-là, lorsque c’est arrivé, je n’y étais pas.

Les sirènes cognent à la fenêtre. Il y a longtemps que leur chant sinistre ne le réveille plus, de toute façon il n’a presque pas dormi. Il a la bouche très sèche, c’est difficile de commencer.

Immobile, son corps baigne dans sa propre chaleur. Il suffit qu’il se le dise pour que l’envie de bouger devienne irrépressible. Il pivote sur le côté, l’air glacé s’engouffre sous le drap. Une main sous l’oreiller, l’autre entre ses cuisses, il voudrait au moins attendre la fin des sirènes avant d’ouvrir les yeux, mais les sirènes insistent, lancinantes, elles annoncent. Il se frotte les paupières, il ouvre les yeux.

Dans la pénombre, les murs blancs de la chambre semblent phosphorescents. C’est l’humidité, la moisissure qui travaille, chauffée par des réactions chimiques qui créent cette très légère irradiation. Une pâle lueur suinte des murs. Sous la fenêtre, la peinture forme une cloque, elle gonfle jusqu’à se détacher par plaques. À se demander ce que l’humidité lui fait, à lui, quelle moisissure colonise ses bronches. Sa peau, à force, devrait se mettre à gondoler.

Les sirènes datent de la dernière guerre, on ne les a jamais redescendues des toits et des clochers d’où elles signalaient l’imminence du danger. Le premier matin, il s’est redressé d’un coup dans son lit. Les longues vagues sonores se succédaient, montaient, descendaient, venaient lui lécher les tympans et se retiraient, brassant du sable au fond de son ventre. Il était prévenu, mais il ne savait pas de quoi. Après des mois ici, il n’est toujours pas certain de décoder le signal correctement, il y a des subtilités, il n’a pas pris la peine de se renseigner. Mais il a saisi l’essentiel, la nature de la catastrophe annoncée: aujourd’hui encore, l’eau va entrer dans la ville.

Il est debout sans savoir comment, il n’a pas participé à ces mouvements qui l’ont sorti des draps. Les sirènes se sont tuées. L’air de la chambre a pris l’odeur de son corps pendant la nuit, il pense à du tabac froid. Il tire les rideaux, un goéland debout sur le rebord se jette dans le vide. Il ouvre en grand les deux battants de la fenêtre. Le soleil chauffe ses épaules. Il aimerait voir ça, s’il passait à ce moment-là au pied de la résidence, ce jeune homme qui s’étire dans la lumière. Il n’y a personne dans la rue. Ni sur le canal, d’ailleurs, immobile et désert. Du mince bras d’eau encore calme lui parviennent des effluves d’étang, de marais, de bayou.

Il enfle un caleçon, un pantalon de training et un débardeur, glisse ses pieds dans ses baskets sans les attacher et sort de la chambre. Les couloirs de la résidence sont vides, tout le monde est rentré à la maison pour les vacances universitaires. Les capteurs remarquent sa présence et des néons verdissent au plafond. Il emprunte l’escalier de secours. Autrefois, la résidence était une usine. Il ignore ce qu’on y fabriquait – des chaussures, du papier peut-être, des lasagnes industrielles. Une grande cheminée ronde, en briques rouges, s’élève encore à l’entrée.

Dans la cour, les buissons portent des feuilles, il ne se souvient pas les avoir vus fleurir, pourtant ils étaient nus à son arrivée ici. Une poubelle déborde, quelqu’un a forcé pour y coincer un carton de pizza plié en deux, qui était déjà là hier, et le jour d’avant. Il pousse une porte, remonte le couloir du rez-de-chaussée. Un matin d’hiver, au début de son séjour, l’eau avait recouvert le sol, une mince couche de deux ou trois centimètres qui redoublait la brillance du marbre. Il avait fallu surélever tous les meubles et les appareils, fixer les câbles au mur et protéger les prises électriques. C’était normal, c’était la saison, lui avait expliqué le concierge.

L’hiver est fini depuis longtemps, l’eau revient quand même, on n’a jamais redescendu les meubles ni libéré les prises. Pour l’heure, il marche au sec. Il se poste devant le distributeur juché sur une palette en bois et pêche trois pièces cuivrées au fond de sa poche. Chaque soir, il met de côté cette petite monnaie, qui sert aussi pour la lessive – la machine à laver n’accepte pas d’autres pièces. Il choisit un caffè lungo et s’adosse au distributeur qui se met à vibrer. Ça sent le brûlé. Il remarque qu’il a une érection.

Le café l’aide à regagner son corps, il commence à le boire dans les escaliers. De retour dans sa chambre, il dépose le gobelet sur son bureau, tire la chaise et s’assied. Avant, c’était le moment qu’il choisissait pour allumer son ordinateur. Mais depuis qu’internet a été coupé à la résidence, il ne déverrouille même plus son téléphone, toujours en mode avion – c’est toute sa vie ici qui est en mode avion, éloignée, détachée, maintenue en équilibre par des forces qui lui échappent.

À commencer par cette chambre. En y entrant la première fois, il a tout de suite vu que ça n’allait pas. Sa valise déposée, il est redescendu à la réception. Il était ennuyé, il ne savait pas bien comment dire, mais enfin, la chambre était sale, les draps n’avaient pas été lavés, la douche était bouchée et lui il débarquait, il n’avait pas de quoi nettoyer, s’il faisait une lessive les draps ne seraient jamais secs avant ce soir, bref, est-ce qu’on pouvait l’aider? La réceptionniste ne pouvait rien pour lui. Il a emprunté l’aspirateur d’un autre résident. Le sac n’avait pas été changé depuis longtemps, le garçon n’en avait pas de rechange, c’était tout de même mieux que rien. Il est sorti chercher des éponges et de l’eau de javel au petit supermarché que lui a indiqué la réceptionniste. Il a racheté des draps et passé sa première journée à nettoyer sa chambre. En quelques heures, il connaissait l’emplacement des taches sur le mur – traces noires, coulées jaunes, crêpi arraché, restes de colle, trous de punaise, rouille d’un clou qui avait dû soutenir un tableau –, le bruit que fait la chaise quand elle racle le sol, l’odeur du matelas et l’espèce de mosaïque décolorée que forme l’email craquelé sur le sol de la douche. Un lit, une petite armoire, un bureau muni d’un unique tiroir. Il aurait fallu meubler, repenser la disposition, décorer un peu. Il sait maintenant qu’il ne le fera pas, qu’il est déjà trop tard pour ça.

Il ouvre le tiroir du bureau et en sort le carnet bleu. Il n’est pas censé être en possession de cet objet, qui devrait reposer au fond d’un carton, dans l’appartement de la traductrice, avec le reste des archives, tel qu’indiqué dans l’inventaire qu’il a lui-même rédigé. Le jour où il l’a emporté, il est rentré à la résidence sans s’arrêter nulle part. Depuis, il n’est pas tout à fait tranquille. Le carnet n’est pas en sécurité, ici. La chambre est au deuxième étage, aucun risque que l’eau monte jusque là – du moins pas dans l’immédiat –, mais il y a ce problème d’humidité. Deux jours après son installation, les pages de ses livres se mettaient déjà à gondoler. Il a demandé à la réceptionniste de faire quelque chose, de réparer la fenêtre qui fuyait, de revoir l’isolation. Le concierge est venu repeindre le mur sous la fenêtre. Deux jours plus tard, il se lézardait déjà. L’odeur de peinture fraîche est restée très longtemps.

Il a déjà terminé son café. Il repose le gobelet et ouvre le carnet. Les pages sont couvertes d’une écriture serrée, parfois très soignée, ailleurs illisible. Les passages au crayon gris sont les plus difficiles à déchiffrer. Les textes portent des dates, mais il ne s’agit pas d’un journal intime, pas vraiment. Des noms de lieux, de rues, d’églises, et puis des prénoms de saints et de saintes. Très peu de phrases entières. La dernière entrée a été rédigée quelques jours avant la mort de la traductrice. Il croit savoir où se trouve l’église mais déplie le plan de la ville pour vérifier. Ce n’est pas la porte à côté, ça ne fait rien, il a le temps. Son enquête touche à sa fin. Ensuite, il rapportera le carnet à l’appartement et personne n’en saura jamais rien.

biblio

Là-bas, août est un mois d’automne

Editions Zoé, 2018.
Prix Alice Rivaz et Prix des Libraires de Payot 2018,
Prix des lecteurs de la Ville de Lausanne, Prix Ecritures et
Spiritualités et Prix Alain Fournier 2019.

Comme Atlas

2015, rééd. Zoé poche, 2018.



EDITIONS ZOÉ / ROMAIN GUÉLAT

bio

Né en 1988, Bruno Pellegrino a suivi des études de lettres et de sciences politiques à Lausanne, où il vit. Lauréat du Prix du jeune écrivain 2011, il a publié de nombreux textes dans des revues et ouvrages collectifs. En 2015 paraît son premier livre, *Comme Atlas*. Publié trois ans plus tard, son roman *Là-bas, août est un mois d’automne* s’inspire librement de la vie du poète Gustave Roud et de sa sœur Madeleine, et a été récompensé par plusieurs prix. En parallèle, Bruno Pellegrino collabore à l’édition des *Œuvres complètes* de Gustave Roud, au Centre des littératures en Suisse romande (Université de Lausanne). Il est également actif au sein du collectif AJAR, auteur de *Vivre près des tilleuls* (Flammarion, 2016). Avec Aude Seigne et Daniel Vuataz, il co-écrit *Stand-by*, la série littéraire des éditions Zoé, dont la deuxième saison sortira en 2019. Le texte que nous publions ici est le début de son prochain roman, en cours d’écriture. **APD**

Deux lundis par mois, retrouvez dans *Le Courrier* le texte inédit d’un auteur suisse ou résidant en Suisse. Voir www.lecourrier.ch/articles/inedits
Cette rubrique a été lancée dans le cadre de la Commission consultative de mise en valeur du livre à Genève. Avec le soutien de Pro Helvetia, de la République et canton de Genève, de la Fondation Cœrtli, de l’Association [ch]litterature. ch] et de la Fondation Pittard de l’Andelyn.